

La divine jouissance de Dante

par Gérard JOULIÉ Lausanne

Après trois siècles, pour le moins, de nihilisme européen, de philosophie allemande et d'athéisme, la boucle est enfin bouclée, malgré le formidable renversement de valeurs opéré par Frédéric Nietzsche (ce fils de pasteur qui s'est proclamé l'antéchrist, alors que trois siècles plus tôt un certain moine catholique allemand voyait, lui, dans le pape romain la personnification même de l'antéchrist), Philippe Sollers peut, dans un livre d'entretiens avec Benoît Chante, nous presser aujourd'hui de rouvrir la *Divine Comédie*.¹

Car Dieu n'est pas mort, quoi qu'en aient dit les professeurs - mais peut-être que le dieu catholique et vivant, le dieu remuant d'Abraham, d'Isaac et de Jacob n'est pas le dieu des professeurs - et cet immense naufrage qui s'appelait Frédéric Nietzsche, alias Dionysos, alias le Crucifié, n'est pas non plus l'antéchrist. Et si Dieu n'est pas mort, l'histoire n'est pas non plus une succession d'époques, mais une unique proximité du Même qui concerne la pensée en de multiples modes d'imprévisibilité et suivant des degrés variables d'imédiateté. C'est pourquoi Dante est plus notre contemporain que le journal télévisé et pourquoi sa littérature ne passera jamais, comme on dit d'une étoffe qu'elle passe au soleil des morts.

Aussi, écartant cavalièrement, avec la brusquerie d'une épaule tournée, la tentation luciférienne, incarnée depuis Milton par la grande tradition puritaine anglo-saxonne, Philippe Sollers estime que Dante est essentiel aujourd'hui. Le soleil catholique et le rire de Rome dissipent les brumes

et les miasmes de la forêt germanique, et la nuit bataillienne, où ne brillaient que les bûchers allumés par ce grand féodal qu'était Gilles de Rais (où l'eut-il placé, ce fier seigneur, dans quelle cellule du purgatoire, quel *in-pace* de son Enfer ?), fait enfin place au jour paradisiaque.

Adieu tristesse

Le cœur exempt de tremblement, les fils du soleil ont délaissé les palais du sommeil, de l'hiver et de la nuit, car le printemps de l'éternel et vivace aujourd'hui leur dit qu'il faut vite être heureux. Adieu donc tristesse, adieu surréalistes et rêveurs papillons de la nuit parisienne, athées flamboyants, mes frères suicidés.

Le rire, la joie, l'aristocratique et l'insouciant gaité ont méchante réputation parmi les humains depuis le romantisme. Le malheur et la mélancolie du dandy (n'est-ce pas Baudelaire ? n'est-ce pas Mallarmé ?) restent la panoplie obligée. Tout ce qui se donne comme viril, solaire et débordant de joie est très mal reçu, passe pour une incongruité politiquement très incorrecte aux yeux de nos professeurs de civisme, puisque c'est à l'aune de la société que se juge toute chose aujourd'hui. La religion chrétienne, elle-même, a d'ailleurs sa part, et non des moindres, dans ce discrédit. Existerait-elle si elle ne ramassait en elle, comme un paratonnerre, tout cet épouvantable dolorisme ? Il aura fallu des esprits comme Claudel et Chesterton, Teilhard aussi peut-être, pour nous défaire de cette figure malade du

doux et pâle Nazaréen à laquelle tout le XIX^e siècle, et Nietzsche lui-même, faisait allégeance.

Etes-vous assez joyeux pour le paradis (Newman, lui, disait : êtes-vous assez saint pour le ciel ?) nous demande presque à chaque ligne de ce livre Philippe Sollers, sur un ton qui d'ailleurs rappelle assez celui de Nietzsche, quand celui-ci nous disait, êtes-vous assez forts pour vous débarrasser du christianisme, qu'il identifiait à une religion d'esclaves et de mort ? Sans joie, pas de paradis. Qu'iriez-vous faire avec votre triste figure dans un lieu de joie ? Comment y seriez-vous reçu et quel plaisir pourriez-vous y prendre ? Le purgatoire seul pourra peut-être vous purger de vos humeurs moroses. L'évangile moderne nous dit : tu haïras ton corps comme toi-même, mais si tu n'aimes pas ton corps, comment pourrait-il ressusciter ? Un livre existe qui nous raconte que nous sommes appelés par l'amour et la joie à quitter notre angoisse infernale et notre face de carême, à nous qui avons cru à la farce de la mort de Dieu, et bien entendu à celle de l'Homme, c'est-à-dire à la divinisation de la mort sous toutes ses formes, et notamment sous celle du couple tristement célèbre Eros - Thanatos, qui fait encore les beaux jours de notre psychodrame expressionniste.

Or voilà que Sollers nous rappelle que l'histoire est un roman qui attend sa pleine révélation poétique. Ce n'est pas le diable qui, comme nous nous plaisons à le croire, mène le bal, ce n'est pas lui qui tient les fils qui nous remuent, comme le pensait Baudelaire avec cette adorable mauvaise foi de fils unique et d'enfant gâté par les femmes qui faisait tant pester Jean-Paul Sartre, mais l'amour. Le Mal travaille sans cesse, obscurément, laborieusement, dans l'ombre et dans la nuit, comme un esclave attaché à sa meule, mais le Bien l'interrompt et lui coupe le souffle. Il faudra bien un beau jour cesser de cueillir les fleurs si vite fanées du Mal et désertier les paradis

artificiels que si péniblement nous nous forgeons. Car le paradis et l'enfer existent bel et bien, et les damnés n'y demeurent pas qu'une seule saison (trois petits tours et puis s'en vont). Ils n'ont aucune chance d'en sortir, murés qu'ils sont dans l'*in-pace* de leur obstination et de leur blasphème.

Pourquoi la vérité serait-elle du côté de la mort ? Pourquoi l'amour nous conduirait-il plutôt vers la mort ? Dante est là pour nous dire qu'il conduit à la vie et même à la vie éternelle. L'enfer existe, mais il n'est habité que par ceux qui ont refusé la joie. A l'enfer stagnant, Sollers oppose le paradis remuant, dansant, virevoltant, tourbillonnant. Clair comme le jour.

Le rire de Dieu

Le romantisme et le symbolisme, dans un louable et maladroit effort pour nous dégager de la matière et nous rapprocher des anges, un peu niais, que leur théologie s'était formée, avaient jeté l'opprobre sur le corps, sur l'être et sur la vie. «Vivre avilit», disaient-ils. «Les serviteurs feront cela pour nous», jetaient aristocratiquement aux bourgeois le cher Villiers de L'Isle-Adam. Ils fuyaient dans le rêve, dans de vagues inconnues, lisaient l'avenir dans le marc de café, faisaient tourner les tables. «Au fond de l'inconnu chercher du nouveau.» De l'autre côté, dans le camp resté catholique et crispé sur ses positions, l'âme seule existait, comme une fleur coupée de son corps, comme un pâle fantôme ou un vers d'Edgar Poe. Au fond, tous ces gens étaient des cathares sans le savoir.

Dante nous resitue au centre du corps et du désir qui est Dieu. Ce dieu dont Spinoza nous dit qu'il s'aime d'un amour intellectuel infini. Allez donc prêcher cet évangile par les temps qui courent. Indifférence totale garantie. Nietzsche croyait au rire des dieux, imaginant le dieu unique muré dans la solitude, le désarroi et les

pleurs d'un créateur de génie qui n'est pas très sûr de son affaire. Sollers, lui, parle du rire de Dieu, disant que si personne ne rit dans l'Évangile, ce n'est pas faute d'envie, c'est parce que l'Évangile a précisément pour tâche de fonder le rire de Dieu. Léon Bloy ne parlait-il pas déjà du rire de la reine des cieux ?

Il peut exister plusieurs paradis, y compris ceux qui sont désormais les nôtres, les artificiels. Paradis réel veut dire victoire sur le temps, le mal et la mort : perpétuité vivante, connaissance ultime, vivante verticalité qui nous arrache à la linéarité du temps, sa répétitive monotonie, sa commémoration passive. Pour Joyce, l'Histoire était un cauchemar, dont il cherchait à se réveiller.

Tout le monde connaît l'enfer, sa lourdeur, sa névrose, la tyrannie monomaniaque des passions humaines, la lecture du journal télévisé, un manuel de psychiatrie, un traité de sociologie. Mais le paradis ? Qui en parle encore, qui oserait y croire à cette béatitude, à cette âme et à ce corps qui jouissent de l'amour divin ? « Posséder la vérité dans une âme et dans un corps », disait Rimbaud. Pareille joie n'est-elle pas indécise ? N'est-elle pas une offense à cette misère humaine dont nous avons fait notre principal fond de commerce ?

Mieux vaut ne pas interrompre sur ce point un théologien. Le courant de félicité parfaite qui circule entre les trois Personnes de la Trinité ? Motus. « Ce ciel qui est pure lumière, lumière intellectuelle, pleine d'amour, Amour du vrai bien, plein de joie, Joie qui passe toute douceur » (*Il ciel ch'è pura luce, Luce intellectual piena d'amore, Amor di vero bene pien di letizia, Letizia che transcende ognio dolzor*), béa-



Miniature illustrant la «Commedia» dans un ouvrage de 1491.

titude qui n'est pas la récompense de la vertu mais la Vertu même. Le pape lui-même n'est pas très disert sur ce sujet. Raison de plus pour relire Dante, qui n'a pas craint d'en jeter quelques-uns dans son Enfer.

Elève et bon élève des docteurs et des disputeurs de théologie, Dante n'ignore pas que tout homme devrait vivre les yeux rivés sur la sphère incorruptible et immortelle de l'Être. Il rit avec eux de tout ce qui confond l'être avec le changement. De même rions-nous de ceux qui trouvent absurde que Dante ait enfermé les gens

dans des cellules, isolés et étiquetés pour l'éternité. Ne savent-ils pas que c'est pour exister en toute plénitude, qu'un grand poète impose des définitions aussi précises que possible à chacun des objets de son chant ? Le prodige de cet art est d'être parvenu à faire accepter la fiction d'une immobilité divine par ces deux pèlerins privilégiés que sont Dante et Virgile.

Le dévoilement

Le premier mot du *Paradis* de Dante est «gloire» (encore un mot qui ne nous dit plus grand-chose et qu'un théologien d'aujourd'hui serait bien en peine de nous définir. Pourtant ce mot revient sans cesse sur les lèvres du Christ et de ses apôtres), et le premier mot du dernier vers est «Amour». Entre les deux se déroule, par séries d'accélération fulgurantes, le plus fabuleux voyage de tous les temps. Nous sommes à Pâques, en 1300. Mais ce peut très bien être aujourd'hui, si nous le voulons. «Tout est printemps, écrit Sollers, la prétention du cosmonaute intérieur est de donner le fin mot du désir, de l'univers, de l'histoire, et de la jouissance (appelée plus chaste-ment béatitude par les théologiens traditionnels).» Il s'agit d'atteindre le *sommo piacer*, la pointe extrême du plaisir et du savoir, l'un portant l'autre. «Vous qui n'avez pas encore compris, parce que vous ne jouissez pas, vous qui n'avez pas l'intellect sain, n'entrez pas.»

Pour les autres, les élus, peu importe où ils commencent le voyage, puisque c'est en ce lieu aussi qu'ils reviendront. Le diable ni le néant ne peuvent rien, et encore moins le monde, l'histoire ni l'ombre vacillante d'Hamlet oscillant entre être et non-être. L'être est, le non-être n'est pas, comme l'a formulé à l'aube de la pensée le formidable Parménide. Même chose sont l'être et le penser. C'est dit. Nulle faille pour douter. Joie totale, pleurs de joie.

Leitmotiv de la *Divine Comédie* : la cupidité qui noie les mortels sous elle. Le paradis implique qu'on abandonne toute possession, qu'on s'offre en holocauste (saint Paul n'était pas loin de voir dans l'avarice le péché contre l'Esprit). Nu pour les joutes célestes. Alors nous serons chez les anges, ivres et précis, et nous jouirons à l'image de la Trinité. «Lumière éternelle qui seule en soi réside, se pense et par elle entendue rit et s'aime.» Du rire de Dieu.

Tremblons, oui, mais pas d'angoisse ni de crainte, comme Kierkegaard, notre frère chéri, tremblons de joie comme Pascal la nuit du Memorial. Sollers, à travers Dante, nous remet sur les rails non pas de la religion, mot valise qui nous rattache au monde des mères, mais de la théologie, ou, pour mieux dire, de la rectitude théologique. Car le christianisme, et il faudrait bien qu'on s'en aperçoive un jour, est coupure radicale avec tout paganisme, toute religion des mères, dans laquelle un Carl Jung aurait voulu nous engluier. C'est pourquoi la mère de Dieu est appelée par Dante, la fille de son fils. Le christianisme est à peine et bien plus qu'une religion. C'est soudain le dévoilement, l'Evidence. Tel est le secret de Dante. «Jadis, si je me souviens bien, la vie était un festin où coulaient tous les vins» (Rimbaud).

Philippe Sollers, en homme de la Contre-Réforme, livre une guerre, cavalière certes, mais sans merci au cafard. Il parle de goût - ce mot si dix-huitième siècle, si français, qui mêle appétence et discernement - de joie, de plaisir et d'amour. Il fait mieux que Claudel à qui il rend souvent hommage et qui opposait plaisir (du corps) et joie (de l'âme). Lui les marie dans une danse tourbillonnante. Le printemps est là, les lilas frissonnent. Et maintenant, «voi che avete l'intelleto sano», il ne faut plus quitter Dante d'une semelle.

G. J.

¹ Philippe Sollers, *La Divine Comédie*, Desclée de Brouwer, Paris 2001, 450 p.